

# LA NUIT

ISSN : 1953-6291

NUMÉRO SPÉCIAL

1 €

MARS 2009

## POURQUOI NOUS SOMMES SI CALMES

PAR IRÉNÉE D. LASTELLE

LES ÉDITIONS DE LA NUIT ont été fondées en 2007, elles ont commencé à publier fin 2008. Elles poursuivent le travail de douze années commencé ailleurs dès 1995, et dont il m'incombe d'avoir dû laisser, en cours de route (en 2007), non pas l'esprit — que sa nature méconnue pour ne pas dire insaisissable met encore à l'abri des huissiers de justice — mais les stocks, faute d'avoir pu moi-même disposer des moyens propres à relever une maison mise à mal à plusieurs reprises par les pratiques de professionnels. Que dire entre autres de la diffusion et de la distribution, activités que la loi permet d'étendre à la prévarication, une fin que le législateur du commerce encourage dès lors qu'il se voit contraint d'avouer, toujours perplexe quand il doit en constater les effets, qu'il n'y peut rien. Onze titres ont été publiés à ce jour, neuf ont été diffusés et distribués, qui suivent plus de soixante-dix précédemment parus. Si je voulais d'un trait lier les circonstances à l'histoire, à notre histoire, je dirais que l'ensemble témoigne d'une idée de l'édition que l'esprit d'entreprise désapprouve quoiqu'il cherche à se l'approprier pour mieux la combattre en vue de la détruire. A quoi tient cette idée, quel chemin a bien pu nous y conduire ? Sous l'emprise de quel charme ou par quelle sorte d'enchantement, pris à tort par certains pour de l'acharnement, sommes-nous incités à poursuivre notre travail ? Et d'ailleurs, se pourrait-il que nous vivions dans le temps même qui s'est fait connaître de nos contemporains par la fausse universalité abstraite des techniques de sa production, jusque celle du livre, ce temps si parfaitement coupé du vivant que l'auteur d'un pamphlet réédité par nous-mêmes avait déjà pu écrire, voilà près de quarante ans, que la culture n'y est plus connue que « par son bruit » ; à quoi nous pouvons ajouter désormais que *la démence en son palais ne peut vivre que par la destruction et par la ruine des habitants non plus des seuls bas-quartiers mais de toute la ville* ? Enfin, à ne considérer que la nature des douleurs et des peines dont chacun de nous porte le témoignage, avons-nous jamais été et peut-on dire de nous que nous sommes des contestataires, et, si nous en sommes, qui ou quoi contestons-nous ?

La division progressiste de la contestation, naguère dressée *en son langage* exclusivement *contre* ce qu'elle rêvait de dominer, venue à l'obsession de l'organisation bureaucratique et trouvant son modèle sous la forme de son interlocuteur privilégié, l'Etat qu'elle dénonçait, a fini par s'y intégrer. La volonté bonne de ces contestataires aura enfin trouvé le moyen de fusionner pratiquement avec ce qu'eux-mêmes disaient rejeter et qui, bien plutôt, les rejetait, du temps qu'ils prétendaient. Mais qu'un peu plus tard, *in extremis*, la situation générale ait dégénéré au point d'avoir été jugée assez grave pour qu'y soient conçus de tous côtés, non plus *des arguments* de ralliement, mais des modes de réorganisation et de réorientation permanentes de la production n'est pas pour nous étonner : ceux que la langue et l'idéologie du Progrès unissaient sous leurs divisions, les progrès de l'idéologie propres à des temps d'exception ne pouvaient pas manquer de les élever ensemble au rang des gestionnaires de la machine, c'est-à-dire à la dignité du pouvoir, cette eau glauque dans laquelle, ce faisant, ils achèvent aujourd'hui de se confondre.

A voir ce que le Progrès réuni décrétait par les voix de ses représentants, sans gêne ni embarras d'avoir oublié ce que, pour moitié, ils avaient annoncé et qu'ils ne pouvaient plus faire, il nous était apparu, dès nos débuts, que, leur catastrophe s'étant amorcée dans leur langage, les poisons qu'il leur permettait de distiller les conduiraient à en répandre davantage, et qu'ils ne tarderaient guère à en instruire leur monde entier, tant s'avérait que l'Etat, pris dans le mouvement général de l'économie, se devait à lui-même de se proclamer la fin et les moyens, l'ordre et le désordre, la forme de la vie et ses appétits ; qu'à cet effet, il se devait de revoir aussi bien le dictionnaire et la grammaire que l'enseignement, celui du passé et de l'avenir ; qu'il étendrait les prérogatives de sa police au contrôle de l'histoire et de la

(suite page 2)

## DU TEMPS QUE L'ÉDITION SE PENSAIT AUTREMENT

PAR LOUIS JANOVER

TOUT AURA ÉTÉ DIT et redit sur l'édition considérée comme une entreprise commerciale, et sur le livre considéré comme produit et exploité en tant que tel. Cette analyse critique est parfaitement maîtrisée par l'industrie de la culture, pis encore, elle fait désormais partie de la remise en cause convenue du système. L'édition y trouve son compte et elle a su parfaitement adapter ses méthodes de légitimation à ce qu'elle se reproche à elle-même par la voix de ses auteurs appelés à mettre au jour la pensée subversive. De sorte que ce type de critique, qui se garde de faire apparaître la finalité sociale et politique de cette nouvelle configuration littéraire, est devenu un argument de vente et d'achat supplémentaire.

Il est un autre domaine où l'on n'aura jamais fini de dire et de redire la même chose. La dénonciation de ce que fut l'ordre moral et la censure a permis un temps de faire passer un frisson nouveau dans les catalogues. Un non-conformisme codé a été érigé en pierre de touche de la recherche et du commerce des écrits, et cette fabrique de la culture amalgame toutes les valeurs subversives du passé pour les rendre méconnaissables et occulter le fait qu'il n'est pas de meilleur stimulant pour les nécessaires changements de l'esthétique institutionnelle. Ainsi, ce qui par la force des choses échappait à cette « marchandisation » à outrance, et restait dans l'histoire comme un ferment de révolte, s'est transformé en matériau de base d'un subversif-conforme que l'édition recycle.

Et de fait, elle sait désormais à quels saints ou à quels démons se vouer pour nourrir l'imaginaire social de ses stéréotypes et alimenter le grand livre de la Légende dorée ou sulfureuse sur laquelle est gravée en exergue la formule détournée d'André Breton : la beauté sera subversive ou ne sera pas.

Mais alors, quelle serait la place d'une édition qui retrouverait l'esprit de contestation radicale et saurait associer sans hiatus les deux points névralgiques du mot d'ordre énoncé par Breton et Crevel à l'heure où le stalinisme, et Aragon en tête, les dissociait avec la violence que l'on sait : transformer le monde et changer la vie. Le second point a supplanté le premier et s'y est substitué, de sorte qu'il fournit toutes les références à cette culture melting-pot que pratiquent tant d'éditeurs. A force de consulter le grand dictionnaire de la dissidence, ils se sont convaincus que pour se porter à la pointe de la subversion il leur suffit de présenter pêle-mêle les auteurs reçus dans ce livre des records.

Point d'autre voie éditoriale pour qui entend renouer solidement certains nœuds de la critique sociale si distendus aujourd'hui que de rétablir le sens d'une vraie généalogie critique. Les rééditions servent le plus souvent dans ce domaine à présenter les problématiques du passé de manière à activer des leurres qui permettront de détourner la critique radicale de son objet présent, de la resituer dans un ensemble qui la prive de sa finalité d'origine. Ce qui hier a contribué à nourrir une réflexion critique sur la social-démocratie et le bolchevisme, sur le surréalisme et l'Internationale situationniste en particulier et les avant-gardes en général, à quoi et à qui cela sert-il désormais ? A redessiner les contours d'un ordre moral qui a pris le contre-pied de celui d'hier et qui pas moins que le précédent domine toutes les matières, forme et informe les esprits afin d'établir une tonalité idéologique moyenne, si bien que l'on pourrait parler de culture au pillage.

Arracher la pensée critique vraie à sa gangue subversive, lui rendre son rôle de ferment dans la création littéraire et artistique, c'est échapper à ce que nous avons défini comme feinte-dissidence, qui joue sur ce que Heine appelle « l'hypocrisie de la dénomination » pour entretenir la confusion, et qui est avec le véritable esprit critique dans un rapport d'imitation, mais avec inversion des valeurs.

Jamais peut-être la tâche de ceux qui veulent transmettre un certain héritage sans détourner les mots de la tribu, jamais peut-être cette tâche ne s'est heurtée à autant de difficultés. Jamais elle ne fut autant nécessaire, et l'édition est comme le miroir à double face dans lequel l'époque se regarde penser : un côté déformant, où l'on peut voir les traits grimaçants de cette feinte-dissidence, un côté où apparaît le visage de cette même dissidence, mais non adultéré par le faux-semblant.

(suite page 2)

**Les Editions de La Nuit font savoir qu'elles changent de diffuseur et de distributeur. Pour cette raison, et pendant un délai de quelques semaines, leurs titres disponibles ne seront plus servis par la Sodis, mais par l'éditeur lui-même. Quant aux nouveautés annoncées et qui devaient paraître dans le courant du premier trimestre 2009, leur parution est reportée au deuxième semestre 2009. Toute demande d'information ou toute commande doit être adressée à l'éditeur.**

**Les Editions de La Nuit rappellent qu'elles diffusent et distribuent la revue La Nuit. La diffusion et la distribution du numéro 2, ainsi que des trois suppléments de cette revue, *Supplément littéraire n°0 de la revue La Nuit, Qu'est-ce que le monde actuel ?*, et *Nuit Blanche 1*, ont été confiées à leur nouveaux diffuseur et distributeur. La date de parution en librairie sera bientôt communiquée sur la base Electre accessible à tous les libraires et sur le site internet des Editions de la Nuit.**

**POURQUOI NOUS SOMMES SI CALMES (suite) :**

géographie, des religions et de la justice ; qu'il entendait à lui seul devenir la publicité et l'information, les sciences et la communication, la médecine, l'industrie, l'agriculture et le commerce ; l'architecture et l'urbanisme ; l'art et la liberté, par les loisirs et par une *autre idée* de la culture ; bref qu'il entendait être la réalité, toute la réalité, et l'avant-garde de la réalité. De sorte que, notre propre expérience du monde veillant à nous soustraire aux raisonnements par lesquels se propageait et se proclamait la gloire d'un tel désastre, nous avons pu convenir, livrés à nous-mêmes parce que désœuvrés à la façon de voyageurs sur une terre étrangère, d'extraire de nos archives, carnets de notes, journaux, correspondance, projets divers mais aussi bien ouvrages achevés, une petite bibliothèque historique dont la peine prise à la constituer ne devait pas démeriter de celle prise par d'autres voyageurs à la parcourir, voire à l'explorer pour la connaître et, s'il se pouvait, pour s'y reconnaître ; ou, mieux encore, pour se proposer de l'augmenter.

Il pourra sembler étrange à ceux qui en jugent de l'édition par son spectacle que nous ayons fait si peu d'efforts qu'on en a vu et qu'on en voit pour nous déployer sur le terrain encore très recherché de la dévastation publicitaire, quand nous imaginions fort bien que notre conduite devait être estimée scandaleuse par un expert du commerce, comme il nous semble qu'elle pourrait l'être aujourd'hui par un auteur qui se serait égaré chez nous ; et qui se montrerait déçu de ce que son livre se vendrait peu alors qu'il évaluerait lui-même le nombre de ses lecteurs au compteur des consultations quotidiennes de son site internet. En ajoutant à cela que tous les auteurs que nous publions rechignent à écrire, non pas qu'ils vomissent l'écriture mais, absorbés par les questions qu'ils étudient, ils n'ignorent pas que la chose imprimée sera lue et ce qu'ils pèsent, c'est bien s'ils sont ou non fondés à écrire, j'aurai à peu près rapporté tout ce qui nous distingue, parmi quelques autres, de la plupart des membres de cette confrérie des gens du livre et de l'édition qui se seront pliés à la loi, par suite, au temps du capital, et dont la conduite tout aussi rationnelle qu'insensée aura eu pour résultat que l'apparence de la chose, qu'ils avaient admis de substituer à la chose pour satisfaire au mieux le fétichisme de la marchandise, n'a pu qu'être défaite dans sa prétention à tromper un public devenu imprévisible, insaisissable, sans doute à la façon de l'esprit, déçu pour finir, lui aussi, par tant de leurres dont il ne pouvait que se détourner puisque, sous la

forme du livre dégradé, il a cessé de vouloir les comprendre et de les désirer. Ainsi l'édition surbureaucratisée, qui n'aura dû qu'à ses experts et autres affairistes de se parfaire au modèle de l'Etat, s'est-elle commise à l'industrie de guerre, comme la presse à son service au bannissement de tout ce qui ne lui ressemblait pas. Pourtant, ceux qui se seront réduits, par leurs excès, à l'impuissance de la répétition mécanique qui ne peut qu'imiter sans comprendre, auront travaillé à la perte de ce qui faisait tout l'attrait et l'intérêt d'une tâche qu'en somme ils auront écrasée, la jugeant trop humble, du haut d'une arrogance qui n'a fait qu'augmenter à mesure que la réputation de leurs fameux produits et de leurs marques tournaient en dérision la chose écrite et imprimée. Beaucoup d'universitaires aiment, quand ils ne sont pas en position de l'exiger, qu'on imprime leurs titres sous leurs noms dans des livres qu'ils contraignent d'autres à publier, mais que personne ne lit, ce qui ne les dissuade en rien, ni eux-mêmes ni leurs éditeurs, de publier, puisque de part et d'autre ils sont contraints. De même, l'édition qui conspire en faveur d'évolutions nouvelles d'un modèle étatique du marché a cru récemment comprendre que ce qu'elle voulait continuer à vendre sous des labels devenus la garantie d'une mauvaise farce n'intéressait déjà plus personne. C'est pourquoi ceux qui la conçoivent se sont mis à imiter une critique sans se donner la moindre chance de pouvoir jamais la connaître. Le public qu'ils réussissent à leurrer ainsi n'est que celui qu'ils récupèrent et qui se repaît d'illusions sur lui-même, sur la nature d'un système qui travaille jour après jour à les détruire pour se maintenir avant d'être à son tour emporté, faute d'aliment. Que nous importent, dans un tel climat délétère où ce qui domine va nécessairement vers sa mauvaise fin, les dommages subis et les difficultés rencontrées ? La société d'un temps qui, déjà, n'est plus le nôtre, ne nous a pas convaincus qu'il nous faudrait prendre part, dans aucun camp, à la guerre qu'elle mène contre la vie, à la seule fin qu'y soit maintenu ce qui la divise.

I. D. L.

**DU TEMPS QUE L'ÉDITION SE PENSAIT AUTREMENT (suite) :**

Quelles idées pour quels éditeurs, telle idée et tel éditeur ! Plus encore qu'en leur temps, où le filtre de l'interdit était, si l'on peut dire, à la norme, les œuvres réfractaires à ce double langage réclament un éditeur à leur mesure, et prendre cette mesure, c'est comprendre en premier lieu pourquoi les succès annoncés de la subversion condamnent leurs auteurs à être précisément ce qu'ils redoutaient de devenir ; comprendre qui sont et où sont maintenant ceux qui rendent leur refus inaudible. Par le seul pointillé de ses titres, le catalogue d'une telle édition doit recomposer l'unité de la critique, et montrer comment se concentrent sous nos yeux toutes les facettes de l'aliénation dans certaines figures-symboles de la feintedissidence destinées à brouiller les lignes et les noms — noms de certains néo-staliniens comme de certains néo-avant-gardistes qui n'ont que le mot révolution ou subversion à la bouche en parfaite ignorance de la cause qui leur commande de se réclamer d'une idée dont ils représentent la négation.

Les Editions de la Nuit s'efforceront ainsi de tenir les deux bouts de la chaîne de manière que l'unité du changer la vie et du transformer le monde soit rétablie sur la base d'un équilibre nouveau qui décourage la confusion entre subversion et révolution. D'avant-garde en avant-garde, la subversion des mœurs et de la morale — ce qui s'est imposé comme révolution dite sociétale, et qui occulte le sens même de la révolution sociale ! — est parvenue à ses fins, qui ont été sa fin. L'intelligentsia contestataire a balayé les archaïsmes d'une intelligentsia réfractaire à la nouveauté et ouvert le cœur et les sens de la nouvelle bourgeoisie à la morale flexible et à une esthétique sensible à tous les vents du changement. Ainsi s'est fait entendre la culture d'avant-garde, qui est devenue la culture en soi et pour soi,

imprégnant les mentalités et redessinant la sphère de l'espace marchand pour envahir l'espace public et le soumettre à sa logique.

« Ce qui est le plus facile à connaître, c'est l'idéologie des vainqueurs », disait Georges Sorel. Mais qui sont aujourd'hui les vainqueurs ? Les membres d'un nouveau parti intellectuel, à peine moins compact sur le plan de l'idéologie citoyenne que les défunts partis uniques, et qui s'ingénient à parler le langage des vaincus, lesquels, à l'inverse, annoncent le langage de leurs maîtres qui ne font que reprendre tous les ersatz de dissidence qu'ils mettent en circulation à moindres frais.

Comment libérer les auteurs de toutes les interprétations parasites qui rendent leur parole inintelligible, si ce n'est, par la voie de l'édition, en se tenant à distance d'une recherche académique que l'esprit critique a définitivement désertée ; à distance d'une histoire qui s'est terminée de la pire des façons, par l'entrée dans le Panthéon des cadavres de toutes les avant-gardes ; à distance donc de cette industrie de la subversion qui, désormais, ajoute page sur page au récit de ce nouvel ordre moral et qui a donné naissance à un conformisme artistique et littéraire comme jamais le passé n'en vit de semblable.

L. J.

(Louis Janover dirige, aux Editions de La Nuit, la collection "L'Autre Côté".)